



# LE CHEMINEMENT TRÈS POLITIQUE DES ÉPIDÉMIES À TRAVERS L'HISTOIRE

*Les épidémies, et plus largement les maladies, ne sont ni une simple agression de particules vivantes sur notre organisme ni une panne de moteur d'un organisme défaillant, que l'on pourrait se contenter de décrire cliniquement afin de prescrire la bonne molécule pour le guérir. Au moment même où on prononce le mot peste, choléra, sida, grippe ou coronavirus, c'est d'un rapport social qu'il est question. Une épidémie, c'est un tout politique qui indique les rapports de forces entre les classes, qui dévoile les inconscients collectifs, qui impacte l'avenir des rapports entre les humains.*



## Une histoire de mondialisation ?

S'il est évident que la pandémie actuelle n'est pas sans rapport avec la sacrosainte mondialisation présentée comme la source principale de tous nos maux (histoire de préférer l'utilisation d'un euphémisme plutôt que de lâcher le gros mot qu'est le « capitalisme »), on serait tenté de dire que cette constatation n'ajoute pas grand-chose à une réalité observée depuis très longtemps.

La peste d'Athènes décrite par Thucydide dans son *Histoire de la guerre du Péloponnèse* vers 430 av. J.-C. vient d'Éthiopie via l'Égypte et la Libye. Fruit de la rencontre entre une accélération de l'urbanisation de la Grèce et l'intensification des échanges commerciaux, l'épidémie, comme souvent, débarque dans un port, Le Pirée. La grande peste du milieu du XIV<sup>e</sup> siècle venait de l'est en empruntant la route de la soie pour gagner l'Europe par voies terrestres, maritimes et fluviales. Au XVI<sup>e</sup> siècle, le « choc viral » qui dépeuple l'Amérique latine de ses habitants natifs est apporté par bateau d'Europe, lors de la formidable accélération du commerce international créée par la découverte de l'Amérique. Le choléra de 1832 vient, comme souvent, du Gange en empruntant deux grandes routes commerciales, au nord celle de la steppe russe, au sud celle du Moyen-Orient. La grippe « espagnole » de 1918 est apparue en réalité aux États-Unis, puis elle a été véhiculée en Europe par des milliers de

soldats venus sauver la démocratie.

Les guerres et les conquêtes, le transport des marchandises, les grands rassemblements religieux (pèlerinages et croisades) ayant toujours été les principales occasions des déplacements humains massifs, il est tout naturel qu'on les retrouve, non pas à l'origine, mais comme vecteurs principaux des pandémies.

En revanche ce qui varie, d'une période à l'autre, c'est la vitesse de propagation de la maladie, qui est en effet directement liée au stade du développement du mode de production capitaliste, avec de nouvelles technologies de déplacement et de transport et l'essor des villes dont la densité de population s'accroît considérablement.

Jusqu'au XV<sup>e</sup> siècle, le moyen de déplacement c'est principalement la marche, celle des caravanes, des armées et des pèlerinages. À partir de la fin du XV<sup>e</sup> siècle, la transmission prend davantage des routes maritimes ; puis, après la grippe espagnole de 1918, la voie aérienne s'invite au bal jusqu'à aujourd'hui (en attendant que les maladies puissent se transmettre encore plus rapidement par... internet, ce qui ne saurait tarder).

Ce « terrible marcheur » qu'est le choléra « se déplace comme un lion à travers villes et bois », nous précise Giono, insistant là plus sur la détermination de la maladie que sur la vitesse.

Plus précis, Chateaubriand, qui tire de *La Revue de Paris* cette affirmation que « le

fléau parcourt de 4 à 6 lieues par jour », écrit qu'à partir de 1817 le choléra a mis quinze ans à venir du delta du Gange à Paris. L'écrivain royaliste, qui ne porte pas l'Empereur dans son cœur, ose une comparaison plus politique : c'est le même nombre d'années qu'il a fallu à Bonaparte pour passer de Cadix à Moscou, en ne faisant périr que 2 ou 3 millions d'hommes. Eugène Sue, dans son *Juif errant*, confirme que le choléra marchait à la vitesse d'un homme (5 à 6 lieues par jour).

Presque un siècle plus tard, Thomas Mann dans *Mort à Venise*, à propos de l'épidémie qui s'est abattue sur Venise en 1913, évoque lui aussi le caractère marcheur du fléau, tout en signalant le voyage par bateau « des marchands syriens, venus d'au-delà des mers » vers les ports méditerranéens.

## Des pandémies qui interviennent dans le sens de l'Histoire

Si virus et microbes empruntent les possibilités qu'un mode de production leur offre pour avancer, ils ne manquent pas, en retour, de l'impacter et de jouer leur partition dans la grande partie de Monopoly qu'est l'Histoire et dont on sait qui, au bout du compte, gagne.

Au VI<sup>e</sup> siècle, la peste dite justinienne foudroie les deux grands rivaux de la région que sont l'Empire byzantin et la Perse. Au Moyen-Orient et en Afrique du Nord, les terres irriguées se vident de leurs habitants et le désert reprend ses droits. Faute de bras, des métiers disparaissent, les routes commerciales ne fonctionnent plus, les recettes fiscales diminuent, les armées manquent de soldats, etc. Il faudra attendre la fin du XIX<sup>e</sup> siècle pour que le Maghreb et le Machrek retrouvent leur niveau de population d'avant 540 !

Un historien byzantin rapporte que « les domestiques n'avaient plus de maîtres et les personnes riches n'avaient point de domestiques pour les servir ». Une aussi avenante conséquence ne dure malheureusement que le temps qu'il faut pour que de nouveaux maîtres remplacent les anciens. À partir du VII<sup>e</sup> siècle, profitant de l'effondrement des deux empires, la progression des armées (non contaminées) de la toute nouvelle religion du prophète née en Arabie sera elle aussi foudroyante. La Perse est conquise et l'antique religion zoroastrienne est remplacée par l'islam, dont les troupes parviennent

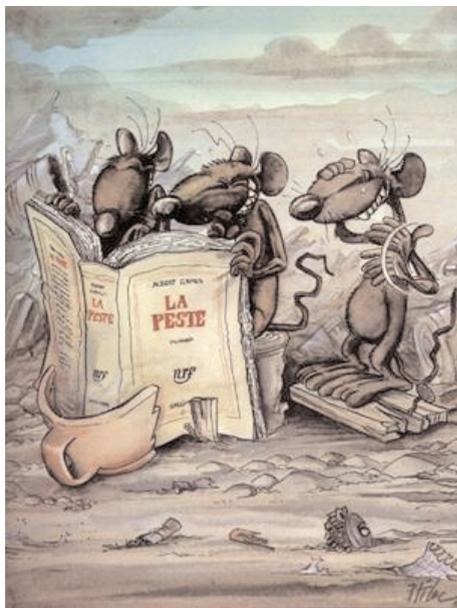
aux portes de Byzance. Ça sera la fin de la division du monde occidental héritée de Rome et de la Grèce et le début de l'expansion islamique.

Après une longue période de croissance, l'Europe est frappée par une grande famine entre 1315 et 1317 avec la kyrielle de maladies qui en découle. Vingt ans plus tard, la France et l'Angleterre sont en guerre, l'Italie et l'Espagne sont agitées par de nombreux troubles militaires et politiques. Un déclin démographique s'amorce et, comme un malheur n'arrive jamais seul, la peste bubonique (noire) qui arrive par là-dessus dans une conjoncture « déjà profondément dégradée » tue à elle seule plus du tiers des Européens. En quelques années, toutes pathologies confondues, c'est la moitié de la population qui a disparu (en moins d'un siècle, celle de l'Angleterre a même été divisée par trois).

La conséquence immédiate fut un manque important de bras, principalement dans les secteurs artisanal et surtout agricole. Jusqu'au début du XIV<sup>e</sup> siècle, le prix de la force de travail utilisée par les propriétaires terriens était quasiment nul du fait du servage et d'autres corvées et impôts. Même si, après la pandémie, la récolte leur revient toujours, ces seigneurs vont être contraints de revoir leur copie en réduisant quelque peu les redevances dues par les paysans, et même parfois en les rémunérant, pour les inciter à repeupler les exploitations abandonnées du fait de l'épidémie et pour maintenir la production à un niveau suffisamment lucratif. Impossible de ne pas faire un parallèle avec la situation actuelle : l'impératif pour la classe dominante est d'inciter par tous les moyens la force de travail à se remettre à produire pour compenser les pertes et préserver le système.

En ce XIV<sup>e</sup> siècle, les seigneurs n'y parviennent pas totalement. Beaucoup de terres pauvres moins rentables sont abandonnées et redeviennent des forêts. Comme, à présent, une sorte de restructuration qui éliminera les entreprises les moins rentables ! Avec une baisse de 30 % de la production céréalière et viticole et une hausse du prix du blé de 300 % en dix ans, la disette aurait pu s'installer si la population à nourrir n'avait pas drastiquement diminué. Au contraire, le sort des survivants s'en est trouvé quelque peu amélioré. Le médiéviste Georges Duby va jusqu'à affirmer que « l'épidémie a déterminé une hausse générale du niveau de vie ». C'est là que cessent certaines ressemblances : il y a fort à parier que, sur ce terrain, la pandémie du coronavirus ne débouchera pas sur une hausse générale du niveau de vie !

En ville, la baisse du nombre d'habitants oblige à l'époque les propriétaires à baisser les loyers. Certains survivants qui habitaient des taudis trouvent là l'occasion d'occuper des logements plus décentes. Venant des campagnes et attirés



par cette baisse des prix, des paysans tentent d'échapper au servage en émigrant vers les villes. Par ailleurs, un grand nombre de patrimoines frappés par la mort prématurée de leur propriétaire se sont fragmentés entre les héritiers plus tôt que prévu, entraînant une moindre concentration des richesses (plus de riches mais moins de très riches).

Toutes ces constatations nous montrent qu'à l'évidence la peste noire a précipité, sans en être à l'origine, la crise du système des seigneuries et le déclin de la noblesse d'épée au profit de la noblesse de robe (1), et donc le passage du Moyen Age à la Renaissance correspondant à la montée de la classe des marchands évinçant petit à petit les chefs de guerre propriétaires terriens.

Autre exemple sans doute plus modeste dans ses conséquences, la peste de 1599-1602 en Espagne, à coups de quarantaines, d'interdits et de surveillances diverses, a brusquement bouleversé les échanges et rompu les rapports commerciaux traditionnels. La Catalogne, indemne de toute contamination, est sortie renforcée de la crise, face à une Castille, centre de la puissance espagnole, mortellement touchée.

### « Contagionisme » et « miasme »

L'influence des pandémies sur le corps social prend parfois des chemins de traverse inattendus. Jusqu'au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, une majorité des médecins français considérait que la transmission des maladies contagieuses se faisait directement de malade à malade, portée par des semences vivantes mais invisibles, les *seminarias*. Une approche critiquée au tournant du XIX<sup>e</sup> siècle par des voix médicales, se voulant plus scientifiques et imprégnées de l'idée que n'existe que ce qui se voit (microbes et virus n'avaient pas encore été « inventés »), et qui réactualisent une antique théorie : « Ce sont des miasmes dans un air toxique qui sont susceptibles de contaminer des sujets prédisposés », en ajoutant que « l'attouchement renouvelé des malades ne provoque pas la maladie ». Ces miasmes, cette pestilence, ce « mauvais air » étaient tout aussi im-

possibles à décrire scientifiquement que les *seminarias* qui, au moins, laissaient la porte ouverte à la possibilité d'une correspondance avec la future explication microbienne.

Pourtant, c'est bien cette théorie des miasmes qui devint la thèse officielle, dans la mesure où ces derniers étaient considérés comme le produit de facteurs environnementaux (l'insalubrité, le manque d'hygiène, l'eau contaminée, etc.) sur lesquels on pouvait agir rapidement par des mesures sanitaires concrètes constituant une alternative aux traditionnelles restrictions de déplacement. En levant toutes les mesures protectionnistes entravant l'exercice du commerce, y compris aux frontières, cette nouvelle approche satisfaisait la classe directement intéressée au libre commerce en pleine expansion, et qui découvrait par ailleurs que les « futurs » microbes et les « présents » miasmes des centres-villes insalubres et prolétaires franchissaient allègrement les frontières des alentours bourgeois. Partant d'une base théorique erronée (le fantasme des miasmes), la prophylaxie proposée s'est trouvée relativement efficace et conforme à celles préconisées par des découvertes ultérieures (virus et microbes).

A Londres en 1858, la Grande Puanteur de la Tamise, devenue un véritable égout à ciel ouvert qui fit fuir les notables du cœur de la ville la ville, entraîna des mesures draconiennes d'évacuation des eaux usées. Or ce n'était pas le fleuve-égout qui propageait les maladies, mais la consommation de l'eau par lui polluée.

En outre, en restreignant les mesures de ségrégation par le regroupement et le confinement des malades en cas d'épidémie, la nouvelle thèse confortait certaines exigences humanistes qui commençaient à se faire entendre dans la société anglaise. Elle apportait également de l'eau au moulin des courants hygiénistes progressistes sur lesquels s'appuyaient constructeurs et urbanistes pour remodeler la ville sous prétexte d'assainissement des quartiers insalubres.

### Confinement, mise à l'écart, mythes et réalités

Il faut donc prendre garde à ne pas projeter des connaissances scientifiques contemporaines pour expliquer les mesures sanitaires prises à l'égard des malades à des époques antérieures, dans un contexte social et culturel différent du nôtre. Le risque serait alors de réduire les épidémies (et plus largement les maladies) à de simples observations cliniques et de ne pas voir qu'elles sont des constructions sociales globales qui, à leur tour, agissent profondément sur les mesures prises et sur la maladie elle-même.

Prenons le cas de l'isolement des lépreux au Moyen Age. On a longtemps cru

1. La noblesse d'épée occupe des fonctions militaires, la noblesse de robe des fonctions de gouvernement. La première, la plus ancienne et la plus légitime, trouve sa source dans l'époque gallo-romaine et la possession de domaines fonciers. La noblesse de robe apparaît avec le développement de la gestion étatique et des échanges commerciaux. C'est une charge qui peut se vendre et s'acheter alors que la noblesse d'épée est dite d'extraction : si on n'est pas descendant de noble, on ne peut le devenir.

que la mise à l'écart du malade pratiquée alors s'appuyait sur une certaine connaissance du risque de contagion. Une connaissance qui ne pouvait être que partielle, intuitive et/ou expérimentale, car ce n'est qu'en 1873 que le bacille véritable vecteur de la transmission fut découvert. Un risque par ailleurs surestimé, puisqu'on ignorait à l'époque que seule une minorité bacillifère de lépreux pouvait transmettre la maladie.

Le premier Etat à instituer la quarantaine par la loi est la République de Venise, qui fonde, au XV<sup>e</sup> siècle, le premier lazaret sur une île de la lagune. Il s'agissait avant tout de protéger l'activité commerciale de la Sérénissime, qui ne devait en aucun cas s'arrêter !

En fait, ces mesures n'étaient pas tant prophylactiques que le fruit d'une perception du ladre comme étant un être dégoûtant, qui faisait peur et surtout qui avait péché. Autrement dit, avec le lépreux, c'était plus une condition sociale que l'on isolait qu'un simple malade.

En projetant sur une situation ancienne un regard et des idées du XXI<sup>e</sup> siècle, on risque de prendre pour une lutte contre la maladie ce qui était surtout une lutte contre le malade.

Le lépreux est considéré comme un grand pécheur qui a provoqué l'« ire de Dieu » ; les stigmates qu'il porte sur son visage en sont la preuve : il appartient dorénavant au monde des déviants (comme les prostitués, les homosexuels ou les mendiants). Or, en cette fin de Moyen Age, l'Eglise est obsédée par le refus de la diversité, qui est assimilée au mal. Si on isole le lépreux, ce n'est pas parce qu'il va contaminer un autre humain mais parce qu'il rend impur tout ce qu'il touche. Mais à quelque chose malheur est bon, son existence même est l'occasion pour le bon chrétien de faire acte de charité et de commisération : Dieu punit, mais offre en même temps la possibilité du rachat. Des pénitents se flagellant parcourent routes et chemins d'Europe, participant ainsi à leur manière à... la propagation de la maladie !

Cette idée que l'épidémie est une marque de la colère de Dieu qu'il faut apaiser rejaillit à chaque occasion. N'a-t-on pas vu récemment des imams proclamer sans rire qu'en Afrique les bons musulmans ne risquaient pas d'être touchés par le coronavirus, tandis qu'en Inde des hindouistes accusaient ces mêmes musulmans d'être responsables de cette colère ? N'a-t-on pas vu des intégristes catholiques polonais considérer que la pandémie était une punition infligée par le Seigneur pour avoir autorisé l'avortement et reconnu l'homosexualité ?

Un siècle après la grande peste du milieu du XIV<sup>e</sup> siècle, pour faire face à des résurgences, la quarantaine (2) fait son apparition avec des mesures de confinement et de séparation des malades dans les hôpitaux. Théoriquement, les mesures

sont très strictes : le confinement peut durer plusieurs mois, voire plusieurs années dans certains cas, les lieux publics sont fermés, le courrier est désinfecté. Reste à savoir si elles ont été appliquées partout réellement. Quoi qu'il en soit, elles ont certainement concouru à l'éradication (provisoire) de la peste, alors même que l'origine spécifique de la maladie n'avait pas encore été identifiée (elle ne le sera qu'en 1895 !). Mais, là encore, même s'il existait à l'époque des connaissances expérimentales et empiriques qui incitaient à la mise en pratique de ces mesures, on peut constater que l'explication médicale et hygiéniste qui est donnée aujourd'hui de cette éradication comporte une part de projection dans le passé de connaissances contemporaines.

Le but du confinement est l'occasion rêvée d'expérimenter les moyens de façonner une société disciplinaire où les individus se retrouvent isolés sous l'œil du pouvoir, qui hait la mobilité car chacun doit être à sa place.

## Rapport à la mort

Une des grandes différences dans la perception des grandes pandémies du passé et de celle que nous connaissons actuellement est le rapport à la mort. De l'an mil jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, et surtout au Moyen Age, la mort fait partie du paysage quotidien. Aujourd'hui, on cache les morts, on peut vivre cent ans sans avoir jamais vu un seul cadavre, et si le confinement dure ça ne va pas s'arranger ! On mourait dans la rue ou dans la maison, on meurt maintenant dans les Ehpad. La mort était partout, un quart des enfants décédaient avant 1 an, la vie était courte et ceux qui mouraient « en bonne santé » se comptaient sur les doigts d'une main à demi amputée ; on croisait aussi partout des borgnes et des galeux, des édentés et des unijambistes, des défigurés et des bossus...

A toutes les époques, la peur de la mort existe, bien sûr, mais elle ne revêt pas les mêmes habits. Au Moyen Age, au-delà de la peur classique qui est le signe d'une simple envie de vivre, il existe une véritable terreur de mourir subitement, éloigné de tout, donc sans les sacrements qui vous éviteront l'enfer. Cela conférait un caractère encore plus horrifiant aux grandes épidémies, car on meurt souvent éloigné de tout, dans ces moments où les prêtres eux aussi se terrent et cruellement absents à l'instant fatal. La peur moderne de la mort est celle du vide, du néant, deux notions impossibles à concevoir pour un chrétien apeuré.

## La maladie comme construction sociale

La ponction démographique qu'effectue la syphilis en se propageant à partir du



1898, quarantaine en Suisse pendant l'épidémie de choléra

XIII<sup>e</sup> siècle est sans doute moindre que celle d'épidémies comme la peste et le choléra. Pourtant elle se construit socialement très différemment, pour deux raisons : elle est liée à la sexualité et, alors que la peste touchait généralement les gens du commun, elle frappe au sommet de la hiérarchie, dans les familles royales et la noblesse. On est « isolé de naissance », confiné dans le château, lorsqu'on est de la haute noblesse ; on ne côtoie la racaille qu'en campagne militaire... et encore !

La syphilis accompagne et conforte aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles (comme plus tard le sida) l'offensive de l'Eglise concernant les interdits sur le sexe, la répression des conduites indécentes en public, l'observation de règles restreignant le contact physique et la promiscuité corporelle. Mais, parallèlement, elle a quand même moins mauvaise presse que la peste ou le choléra, dans la mesure où elle touche les élites – et même, passé l'époque puritaine, les hommes pourront s'enorgueillir d'avoir contracté ce « mal galant ».

C'est à partir de ce moment que seront mis en scène les décès de certains grands de ce monde. Un phénomène de « peuplisation » qui se développera avec le sida et le coronavirus dans les pays occidentaux. L'effet sera de construire une illusion selon laquelle riches et pauvres sont tous dans le même bateau, tout en produisant des effets de sidération à l'annonce du décès d'une icône que l'on croyait immortelle : finalement, « on est peu de chose et on ne peut que subir ».

Les épidémies, on le voit, ne sont pas circonscrites à un espace médical réduit à la description d'un symptôme, d'une cause matérielle et d'un remède. Elles sont plus globalement une construction sociale qui inclut la manière dont chaque partie de la société les perçoit, les combat ou pas, les utilise pour asseoir un contrôle et un pouvoir politique ou, au contraire, combattre ceux-ci ; le poids qu'elle pèse dans les transformations de la société et la manière dont elle peut servir pour combattre de manière plus avouable d'autres ennemis.

**« Un mal qui répand la terreur,  
Mal que le Ciel en sa fureur  
Inventa pour punir les crimes  
de la terre... »  
Les Animaux malades de la  
peste – La Fontaine**

2. Il paraît que c'est Hippocrate qui, cinq siècles avant J.-C., a découvert qu'une maladie se manifestait moins de quarante jours après avoir été contractée. Quarante jours, c'est aussi la durée du carême !

Susan Craddock montre, dans son étude *Ville de fléaux : maladie, pauvreté et déviance à San Francisco* parue en 2004, comment, dans cette ville, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les théories médicales sur la rougeole et la syphilis ont contribué à construire une conception de la race comme pathologie. Elle prend pour exemple le cas des immigrants chinois à San Francisco, qui étaient considérés comme des coupables méritant les maladies qu'ils subissaient. La construction sociale de la maladie qui s'est mise en place a associé les corps malades à l'espace physique que ces derniers occupaient et, par extension métonymique, a pathologisé Chinatown. Craddock explique ainsi que les représentations des distances sociales et des rapports entre l'intérieur et l'extérieur des quartiers de la ville ont participé à l'élaboration d'un savoir spécifique sur la maladie et les populations. Elle souligne le fait que, à partir de là, la gouvernance et des acteurs sanitaires ont utilisé et étendu ces savoirs pour contrôler les mobilités et les espaces de certaines communautés. Définie comme savoir médical, la race a alors pris une valeur sociale et a offert une arme pour gouverner les populations. La configuration des rues et des ruelles, les perceptions de la saleté et du surpeuplement à Chinatown ont été simultanément pathologisées pour obtenir une meilleure intégration du corps dans la construction d'une théorie globale du quartier.

« Presque tous les hommes meurent de leurs remèdes et non pas de leurs maladies. »  
*Le Malade imaginaire (1673)*

Cette pathologisation de l'espace, on la retrouve, en pleine crise du Covid-19, avec le Rassemblement national, qui non seulement réclame la fermeture des frontières mais aussi reprend la thématique des « quartiers dangereux » qui peuvent propager le virus à cause de l'indiscipline de leurs habitants. « Il y a toute une série d'endroits où la police a le plus grand mal à faire respecter les règles de confinement », dénonçait le jeudi 19 mars Marine Le Pen sur France 2 en évoquant les zones de « non droit »... Et l'extrême droite officielle n'est pas seule à

tirer sur la racaille mettant la France en danger : Eric Ciotti (LR) a demandé le déploiement de l'armée dans les quartiers contre ce qui a toujours été... les classes dangereuses : « Certains pourraient profiter de la situation pour se livrer à des pillages ou à des exactions », insiste-t-il.

### Boucs émissaires

Dans le roman de Giono *Le hussard sur le toit*, pourchassé par les Autrichiens à cause de ses activités politiques en Italie, Angelo arrive à Manoséra en 1832 en pleine pandémie de choléra. Il est très vite accusé par une partie de la ville de propager la maladie en empoisonnant les fontaines et ne doit son salut que dans une nouvelle fuite... par les toits de la ville.

C'est que notre hussard est italien (donc étranger) et « bien botté » (donc supposé riche).

Toujours en 1832, mais à Paris, Eugène Sue constate dans *Le Juif errant* : « Les bruits les plus absurdes, les plus alarmants circulaient dans Paris ; non seulement on parlait de l'empoisonnement des malades et des fontaines publiques, mais on disait encore que des misérables avaient été surpris jetant de l'arsenic dans les brocs, que les marchands de vin conservent ordinairement tout prêts et tout remplis sur leurs comptoirs... »

Le bouc émissaire qui empoisonne l'eau est une production fantasmatique récurrente à chaque catastrophe sanitaire ou météorologique, ou tout au long de l'Histoire. Mais le fantasme fonctionne aux extrêmes de l'arc politique : « Le choléra est une invention de la bourgeoisie et du gouvernement pour affamer le peuple... Aux armes !... » peut-on lire sur des affiches dans les faubourgs de Paris au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle.

Au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle, la terreur de la grande peste noire entraîna des massacres de juifs accusés d'avoir empoisonné les puits et les fontaines – massacres justifiés par une rumeur très répandue selon laquelle les juifs avaient été moins atteints par l'épidémie que les chrétiens.

Le chroniqueur Froissart écrit : « En ce temps furent généralement par tout le monde pris et brûlés les juifs, leurs avoirs confisqués, excepté en Avignon, en terre d'Eglise. »

La peste favorisa l'explosion d'un antisémitisme latent, produit d'antagonismes religieux autant que d'intérêts économiques. Plus près de nous, en 1920, peu après la grippe espagnole, elle réapparait dans les grandes villes françaises pendant quelques années. Une campagne est alors menée par quelques députés antirépublicains et journaux antisémites, comme *La Libre Parole*, pour faire de la récupération politique en attribuant l'origine de cette maladie aux « milliers d'indésirables venus d'Orient », essentiellement des israélites et/ou des communistes « qui se communiquent leurs poux et leurs tares », « des indésirables, un peuple qui grouillent dans Paris ni pénétrable ni assimilable ». Les parlementaires en question réclament en outre l'établissement d'un « solide barrage aux frontières », car « ce n'est pas à nous de faire preuve d'une charité criminelle... pour les Français ». On croirait lire du Marine Le Pen là encore. Aujourd'hui, en Europe du moins, les juifs ne sont pas accusés de fomenter ces calamités, les mauvais Arabes les ont remplacés. Mais rappelons-nous la rumeur d'Orléans qui, en 1969, attribuait à des juifs la disparition (totalement fautive) de jeunes filles destinées à des réseaux de prostitution

Les juifs ne sont pas seuls à « empoisonner l'eau des puits », c'est un sport dont sont accusés fréquemment les mendiants, les sorcières (souvent des vieilles femmes isolées et séniles), les cagots... et très souvent les chats. Ces derniers, acquiescés avec le diable comme chacun le sait, furent très souvent brûlés en masse pendant la grande peste du XIV<sup>e</sup> siècle, offrant ainsi à l'Histoire une belle illustration de l'arroseur arrosé. En effet, leur prédateur étant affaibli, les rats reprirent confiance en eux et purent partir à la conquête des villes, ce qui permit à la peste de proliférer. L'Eglise connaissait bien les connivences entre les chats et le diable, mais elle ignorait le rôle des puces dans la transmission de la maladie entre le rat et l'homme. Espérons que la timide reconquête de l'espace urbain déserté par leur prédateur dans lequel s'aventurent actuellement quelques animaux « sauvages » ne nous jouera pas le même mauvais tour ! Je ne serai pas surpris que d'ici peu quelques « chercheurs » en quête d'un créneau nous mettent en garde contre de possibles dangers sanitaires dus au timide retour des oiseaux sur les balcons des cités. Reste à savoir ce qui sera alors considéré comme le plus dangereux, entre des piafs porteur de virus ou des banderoles porteuses d'espoir. Les deux certainement.

